

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

---

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

---

## L'ENFANT JÉSUS DANS LES BRAS DE MA MÈRE

Lorsque je visitai St-André, comté d'Argenteuil, où a longtemps résidé la famille de mon aïeul maternel, je m'intéressai vivement, surtout, à l'antique église de la paroisse. Et je l'aimai tout particulièrement, cette vieille église de St-André d'Argenteuil, parce qu'elle me rappelait tout un poème : l'enfance, l'adolescence et la jeunesse d'une personne tendrement aimée, ma chère mère disparue ! Avec émotion je me rappelle comme il en était fait mention souvent, de la modeste église, dans tous ces contes, légendes, récits et souvenirs qui forment la plus belle partie de l'héritage de famille, et dont cette femme, cette mère chrétienne se plaisait à orner nos mémoires d'enfants.

Il est un de ces traits surtout dont je me souviens : il remontait au temps de sa sixième année.

Dès ses plus tendres années, cette chère mère racontait qu'elle avait eu une affection spéciale pour les jolis bébés, blancs et roses. Elle leur prodiguait, où qu'elle les trouvât, ses plus chaudes caresses de petite mère. Or un beau jour de cette lointaine époque un petit Jésus était exposé, presque nu, sur la paille de sa crèche, dans l'église. L'enfant qui était venue s'agenouiller près de là et priait, recueillie, depuis quelques instants, s'émut tout d'un coup de ce dénûment et, prise d'un beau mouvement de compassion, elle saisit vivement le gracieux

bébé, le serre fiévreusement sur sa petite poitrine, parce qu'il faisait si froid dehors, et, comme pour tromper ce long délaissement où on l'abandonne depuis longtemps ce pauvre petit, elle se met à lui chantonner, de sa plus câline voix, une berceuse, en le promenant par les allées tout autour de l'église.

Avant de se livrer à ce grand acte d'humanité, elle s'était bien assurée que personne n'était là dans l'église pour l'apercevoir. Cependant le bon curé qui arrivait justement faire sa visite au T. S. Sacrement, à l'aspect de cette scène, s'était promptement dissimulé derrière le maître autel et en suivait tous les détails avec attention. Il vit la petite faire deux ou trois fois le tour de l'église avec l'Enfant Jésus entre ses bras, toujours chantant et toujours le dorlottant, puis venir le déposer bien respectueusement dans sa crèche où elle l'avait pris. Et le brave homme riait, riait, à s'en tenir paraît-il, au fond de sa discrète cachette.

Lorsqu'il rencontrait, dans la suite, la fillette, il avait coutume de dire, en lui mettant la main sur la tête : C'est cette grosse-là qui a déjà voulu me voler mon Enfant Jésus !

JULES SAINT ELME.

---

## UN PIQUE-NIQUE.

Pour la Famille

---

Déjà les hirondelles, la verdure, le fenillage, les bocages, les *rivulets* plaintifs, un air pur, un parfum d'ambrosie dans les flots et les *pointes* boisées de nos fleuves. "C'est enlevant. Partons !"

Tels étaient les désirs de Mlle Blanche et de sa vénérée mère.

"Oh ! Oui. Il faut décider ton père : C'est une journée de Pique-Nique, la ville entière s'envole à la campagne, je ne sais pourquoi nous ferions exception.

—C'est vrai, maman, c'est horrible pour papa de nous encager ainsi quand tous les autres s'amuseut.

Allons, fillette, va trouver le Gouverneur et décide-le à partir.

Blanche fidèle au mot d'ordre, se présente comme Esther, devant la majesté Royale, puis lui passe ses beaux bras blancs autour du cou, l'embrasse sept à huit fois, et lui murmure à l'oreille : "Père nous allons en Pique-Nique, viens-tu ?

Oh ! J'ai trop d'ouvrage, nous irons une autre fois.

Non, non, c'est aujourd'hui, car une autre fois n'arrive jamais avec toi, tu sais l'année dernière, tu nous a promis la même chose.....allons ! vite, vite.

Madame apparaît : Oui, oui, viens, tu n'as pas de parole, si tu ne viens pas, nous partons sans toi.

Cette menace conjugale décide la bataille.

Bientôt ce n'est plus qu'un va-et-vient continuel, un fracas de fourchettes et de couteaux, un amas de viande froide, une armée de bouteilles, oui, des provisions pour le siège de Sébastopol.

La voiture est chargée ; père, mère, frère, sœur, amies, s'y logent comme des harengs et bientôt les portes de la ville sont franchies.

A trois milles de la ville, l'un des paniers part pour *Ver-*  
*soilles* et répand son contenu dans le fossé du chemin.

Oh ! Malheur ! ma crème, s'écrie Madame, mes confitures ; s'exclame Blanche.

Ah ! calmez-vous dit Léon, un panier, ce n'est qu'un panier, nous en avons cinq.

On ramasse les débris.

A deux lieues de la ville, l'essieu de la voiture casse, c'est à peine si on a le temps de sauter à terre avant le naufrage.

Il est onze heures, il fait une chaleur étouffante. Hélas ! il faut faire le reste du voyage à pied.

"Maudit Pique-Nique, dit le chef de la troupe, ce n'est pas de sitôt que.....

Ne gronde pas, ne gronde pas mon cher vieux, nous allons

avoir toute l'après-midi pour nous reposer. Tu feras *arranger* la voiture au village.

Il le faut bien ! Encore une dépense inutile.

Non pas inutile, Papa, car tu ne tiens pas à revenir à pied.

Tais-toi, petit insolent !

Enfin la famille éprouvée touche au terme de ses pérégrinations.

L'île Perry s'étale à ses yeux éblouis comme un Paradis de verdure et de bonheur. Le Pont est franchi d'un pas leste, les paniers sont jetés sur l'herbe, et un Ah ! prononcé du fond du cœur nous dit que tout le monde est assis et content.

Un air pur continuellement renouvelé, par la chute des eaux et l'éventail des pins donne des forces et un appétit à la troupe citadine.

La table est vite mise et les mets sont servis.

1er Plat : veau rendu épouvantable au goût par le sel et le poivre répandus dans le panier.

2ième Plat : Roast-beef arrosé par une bouteille de bière qui s'est débouchée.

3ième Plat: Poulets rôtis parsemés de verres cassés ; digestion difficile.

Dessert : Blanc manger où la moutarde s'est mise et pommes meurtries par le naufrage...

Boisson : deux bouteilles de vin échappées au massacre...et l'eau du torrent !!

"Décidément nous sommes en carême, dit Léon en vidant son vin, et nous aurions mieux dîné à la maison."

"Oui, c'est la dernière fois que je vous emmène en Pique-Nique, dit le père courroucé."

"Papa, quand partons-nous nous, ajoute Léon."

Oh ! de suite si tu veux ?

"Non, non, objecte Blanche, il faut rester encore, car autrement on se moquera de nous en ville."

Nous allons faire le thé en plein air, suggère maman, cela nous remettra du mauvais dîner."

“Désir de femme est un feu qui dévore.” Il faut donc rester jusqu’au soir.

Quatre pierres plates, quelques branches sèches, une théière forment tout l’appareil culinaire.

Blanche et sa mère manipulent, Papa fait sa sieste, Léon se lave les pieds à la rivière, tout va bien.

Les dames causent entre elles : “ ce voyage à la campagne va reposer ton père.

Léon étudiera mieux ses leçons.

J’étais fatiguée de la poussière de la ville.

Quel dommage què mon *cousin Charles* ne soit pas ici, etc.

Hi ! Hi ! le thé est servi. Léon ! Léon !

Pas de réponse.

Mon Dieu ! où est-il ?

Chacun se lance à la recherche de l’enfant prodigue. Enfin derrière un buisson, tout trempé, grelottant de froid, Madame retrouve son fils.

Malheureux ! que fais-tu ?

Je me sèche, je suis tombé à l’eau.

Mon Dieu ! mon Dieu ! s’écrie Blanche, tu as faillis te noyer. Maudit Pique-Nique, va !

Viens, viens prendre une tasse de thé chaud, cela va te remettre.

La famille éplorée gravit le rivage.

Nouveau malheur !

Une vache d’humeur douteuse folatrait dans l’île Perry, depuis le matin ; il paraîtrait même que Mlle Blanche aurait trait le quadrupède pour se procurer du lait chaud !

L’animal attiré par la curiosité de son sexe s’était approché du petit foyer. Puis reconnaissant peut-être sa propriété dans le joli pot blanc près du feu, le sentiment de la justice se réveilla dans son cœur courroucé : Deux coups de corne solidement appliqués envoyèrent promener théière et pot au lait !!

Aussi lorsque les convives arrivèrent, le camp était saccagé, la vaisselle en morceaux et le châle de Mademoiselle déchiré par le ruminant.

Ah ! partons, quittons ces lieux infâmes tempête Madame.

En un instant le cheval est attelé, la voiture chargée, le convoi funèbre en route. Pas un mot durant le voyage : Blanche dit son chapelet.

Depuis ce jour les pique-niques sont interdits dans la famille X\*\* et l'île Perry est l'endroit où Papa X\*\* envoie promener ses créanciers quand il est de mauvaise humeur.

E. P., ptre

## LE TUTOIEMENT

(Pour la Famille)

### III

Qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée. Nous sommes loin de dire qu'un mot puisse toujours avoir un funeste effet sur les sentiments.

Mais l'enfant, outre le culte intérieur qu'il doit à ses parents, n'est-il pas tenu, de plus, à une sorte de culte extérieur, et ce dernier n'éprouve-t-il pas une réelle diminution par l'emploi de la formule égalitaire ? Tout se purifie, à coup sûr, dans la bouche d'un bon fils ; et si, en écoutant sa conversation avec un vénérable père aux cheveux blancs, votre oreille est désagréablement frappée par cette fausse note, le ton général vous le fait oublier.

Mais si vous avez jamais entendu un enfant mal élevé discuter avec son père et lui dire, dans un moment d'emportement, hélas ! trop commun, des paroles inconvenantes, avez-vous remarqué quelle aggravation ajoute à l'injure l'usage du tutoiement ?... On peut être insolent en disant *vous*, mais on n'arrive pas jusqu'à cette expression de mépris dont le tutoiement seul a le privilège.

Il est évident qu'un tel usage n'est pas dans l'ordre, car l'immense majorité de ceux qui l'ont adopté, l'ont fait par faiblesse et non par parti pris. Un jeune enfant qui commence à bégayer tutoie tout le monde, les parents se plaisant à cette familiarité qu'exécuse le bas âge.

L'enfant grandit : ils lui apprennent à l'égard des étrangers les règles de la politesse, mais ils le laissent avec eux-mêmes

dans les termes d'une égalité qui les amuse. Le jeu se prolonge outre mesure ; ils renvoient de jour en jour la réforme qu'ils désirent, et lorsque le temps leur paraît venu, le pli est pris, le courage leur manque pour le redresser.

L'enfant, enhardi par une telle condescendance marche plus avant dans la voie de la familiarité. Dès qu'il lui est permis de tutoyer son père, il doit regarder comme tout mortel de l'appeler son ami.

Or, on demande volontiers les conseils d'un ami, mais on n'aime pas à recevoir des ordres de lui. Pourtant il arrive souvent qu'un père est obligé de donner des ordres, et plus la familiarité est grande, plus l'autorité paraît dure.

Le père ne doit pas oublier qu'il ne lui est jamais permis d'abdiquer sa dignité de roi. Il ne l'abdique pas en jouant avec ses enfants, en se livrant à leurs caresses, en se laissant même surprendre avec eux dans la risible posture d'Henri IV devant l'ambassadeur ; mais il l'abdique en leur donnant un droit qu'il ne peut plus leur retirer lorsqu'ils s'en rendent indignes. — Le supérieur s'honore et ne s'avillit pas en descendant de son plein gré pour se faire humble au milieu des petits, mais il se découronne en laissant l'inférieur s'asseoir à ses côtés.

Il est réglé par la mode que le grand-père et la grand-mère doivent gâter leurs enfants. — Cette locution aussi vicieuse dans le fond que dans la forme, n'exprime que trop fidèlement le défaut que l'on veut faire passer pour une qualité. Quelques-uns, il faut le dire, cherchent à justifier l'habitude que nous combattons et l'ériger en principe au nom de la tendresse : comme si ce pieux sentiment était incompatible avec les formes extérieures du respect et ne pouvait s'allumer que sur l'autel de l'égalité ; comme si l'amour filial n'était pas supérieur à l'amour fraternel et n'avait pas à perdre beaucoup en descendant au niveau de ce dernier ! !...

Lesquels on la dévotion la plus tendre, des protestants qui disent à Dieu : " que ton nom soit sanctifié, ou des catholiques qui disent : que votre nom soit sanctifié ? "

La tendresse ! Mais si vous croyez qu'un mot soit capable de lui porter ombrage, vous reconnaissez donc à ce mot une bien grande puissance. Vous vous mettez alors en contradiction avec vous-mêmes. La tendresse ! Elle n'est certes pas absente du cœur de ces hommes qui renoncent aux douceurs de la paternité selon la nature, pour devenir père selon la grâce. Et pourtant les a-t-on jamais vus, ces instituteurs dévoués, ces

fidèles disciples de Celui qui a dit : “ Laissez venir à moi les petits enfants ! ” donner à leurs élèves la liberté du tutoiement ? Leur autorité ne leur semblerait-elle pas grandement compromise ?

Pourquoi voudrait-on enlever à la paternité naturelle une marque de respect qu'on juge nécessaire à l'égard de la paternité adoptive ? la première a-t-elle une tâche moins difficile, une responsabilité moins entière que la seconde ?

Non, la véritable tendresse n'est point en cause ici. Tout au plus y pourrait-on voir une puérile réaction sentimentale amenée par la sévérité exagérée, mais moins funeste de l'ancien régime. On confond aujourd'hui l'autorité avec la sévérité comme on confondait autrefois la tendresse avec la faiblesse.

Dans les classes élevées, cette fièvre guérira peut-être. Beaucoup de pères approuvent à leurs enfants un langage différent de celui qu'ils ont parlé. Il n'est pas rare de voir les enfants eux-mêmes, par le seul effet d'une saine éducation, répudier la formule égalitaire et revenir spontanément à l'usage respectueux qui est d'accord avec leurs sentiments. Mais parmi les classes ouvrières où cet usage a pénétré, il reste comme une menace permanente à l'autorité paternelle, comme un levier inoffensif entre les mains de l'enfant qui s'en fait un jouet, terrible dans celles du jeune homme qui s'en sert pour se délivrer d'un joug importun.

Le joyeux garçon de dix-huit ans qui revient des champs ou de l'atelier au foyer paternel ne sait pas employer, en parlant à ses parents, les formules oratoires qui adoucissent la rudesse du tutoiement. Les nuances respectueuses n'abondent pas dans la langue du peuple ; que lui offririez-vous en échange de celle que vous lui apprenez à mépriser ?

Que les classes instruites et élevées cessent donc de donner l'exemple de l'abandon de cette antique tradition de la politesse française et de la piété filiale ; qu'elle travaillent au contraire à la remettre en honneur dans toutes les familles où s'étend leur salutaire influence.

L'autorité paternelle est un principe d'une telle grandeur et d'une telle fécondité, qu'il n'est petit moyen ni faible effort à négliger pour lui conserver son auréole.

FRÈRE X.

---

N. B.—A la fin du 4ième alinéa de la page 257, lisez *en honneur* et non “au bourreau”.

## A ROME : PAR CI PAR LÀ

### CHAPITRE PREMIER (Suite)

M. Desjardins m'a quitté, aux oiseaux. Je m'en reviens à petits pas, me délectant à respirer le grand air, délicieusement. Je me reposais pour la rude journée de demain. Il faut une demi-heure pour venir de la Propagande ici, je pris près d'une heure. Il s'en allait neuf heures, quand je mis le pied sur le seuil de " *Villa della Presentazione*. " Le lit me tend les bras, il me prédit des rêves dorés. Bonsoir. Mais encore une fois du silence sur tout ce qui regarde l'objet de ma mission, sur mes pas et mes démarches à cet égard, du silence ! Que Dieu vous bénisse, et que son saint ange vous accompagne et veille sur vous !

*Lundi 3 février.* Trêve de visites aujourd'hui. J'ai passé toute la journée à la maison pour travailler mon mémoire.

Pendant pour me reposer la tête je suis sorti vers onze heures et je portai mes pas du côté du champ de Mars ; et je vis défiler la cavalerie du roi Humbert, environ mille cavaliers coquets avec leurs pantalons bleus-pâles et leurs gilets bleus-foncés, le sabre au poing, sur leurs chevaux dansant ; comme spectacle c'est très-gentil ; mais quand on pense que la moitié de la population se saigne jusqu'à l'épuisement pour faire vivre l'autre moitié sous les armes, et que presque tous les jeunes gens gaspillent leur belle jeunesse dans l'oisiveté et les désordres des camps, ce n'est plus gai, alors on dit au fond du cœur : vive la liberté de l'Amérique, vive la tranquillité du Canada.

Cet après-midi, j'ai eu la visite de M. Churette, prêtre du diocèse de Montréal, en voyage en Europe, et de M. Captier, le procureur du Séminaire de St. Sulpice à Rome. C'est un homme très important, qui habite la ville éternelle depuis une vingtaine d'années, et qui est très-versé dans les us et coutumes de la cour de Rome. Demain je le rencontrerai ; comme je

dois dîner au séminaire canadien, et qu'il y est invité avec M. Desjardins:

Bonsoir ! aujourd'hui je suis court, j'ai tant écrit, et si peu vu et même pensé en dehors du cercle de mon mémoire. Cependant j'ai pensé à vous, St-Lin appartient à tous les cercles d'idées et de sentiments.

*Mardi, 4 février.* — Belle et bonne journée. J'ai passé l'avant-midi à ma chambre, travaillant à mon mémoire. Les idées venaient abondantes, et se classaient d'elles-mêmes ; c'était un plaisir d'écrire.

Je suis allé dîner au séminaire canadien, où il y avait grand gala. J'y étais en bonne compagnie. Outre MM. Palin, Vacher, et Leclerc, directeurs de la maison, et les dix-huit prêtres du Canada qui étudient à Rome, au nombre desquels se trouve M. Cousineau, on voyait autour de la table Monseigneur Lenti, archevêque, vicaire du Cardinal-Vicaire de Rome, le général Linton Simmons, chargé d'affaire de la reine Victoria, auprès du Saint-Siège, Mgr Coulié, évêque d'Orléans, Mgr Depau, du diocèse d'Ogdensburg, M. Charette d'Albany, M. Desjardins, délégué de l'Ecole de Médecine, le secrétaire de l'évêque d'Orléans, M. Captier, procureur de St. Sulpice à Rome, Mgr. Van den Burden, évêque belge chanoine de Ste-Marie Majeure, Mgr. Savelli, aussi chanoine de Ste Marie. Ces deux derniers sont consultants à la Propagande, où j'ai affaire.

En m'en revenant, je fis un assez long détour pour aller dire mon bréviaire à l'église de Ste-Agathe. C'est sa fête demain et je n'aurai peut-être pas le temps d'aller lui faire ma visite. Alors je suis arrêté la saluer aux premières vêpres. Je n'ai pas oublié que j'ai été le premier curé de Ste. Agathe au Manitoba, que j'y ai été rassasié de beaucoup de misères et de consolations, que j'y ai appris plus que dans les livres que la vie est une tache de sacrifices, et qu'il faut aimer les petits. Cette petite sainte, si pure, si courageuse, a toujours rayonné aux yeux de ma foi d'une auréole d'amabilité particulière.

Quand j'entrai, on était à chanter vêpres, avec accompagnement d'orgues, une mélodie délicieuse. J'écoutai, assis dans un coin, avec un vrai ravissement, ces paroles des antiennes : Qui êtes-vous, vous qui venez guérir mes blessures. Je suis l'apôtre du Christ ; ne crains rien, ma fille. — Je n'ai jamais appliqué à mon corps de médecine charnelle, mon remède est le Seigneur Jésus-Christ, qui guérit tout par sa parole. — Je vous rends grâces, O Seigneur Jésus, parce que vous vous êtes souvenu de moi, et que vous avez envoyé votre apôtre pour guérir mes blessures. — Je vous rends grâces, ô Père de Jésus-Christ, parce que par votre apôtre vous avez rendu à mon sein sa mère.

Lisez, si vous en avez le temps la vie de Ste Agathe dans les petits Bollandistes, et ces paroles vous deviendront encore plus belles. Bonsoir.

*Mercredi, 5 février.* — Oh ! la ! la ! quel soulagement ! je l'ai fini, ce mémoire, et je viens de le porter : 24 pages, bien remplies, en fine écriture. Nous avons été, M. Desjardins et moi, encore plus d'une heure chez le cardinal Simeoni, à donner des explications ; ça n'a pas mauvaise mine. Le cardinal voit le Pape demain matin, il lui parlera de notre affaire ; et il nous a dit d'y retourner demain soir, c'est incroyable....

Allons, soyez muets comme une carpe sur mes affaires. Je compte sur votre discrétion. Vous ne sauriez croire le tort que vous me feriez si quelque chose s'échappait par quelque fissure de votre bouche. Montréal est proche de St. Lin, et Montréal est aux portes de Rome. Les journaux canadiens circulent ici à bien des places.

*Jeudi, 6 février.* — Je continue mon journal, ma jasette et mon plaisir. Il me reste encore de la besogne sur les bras : une petite lettre d'explication au cardinal Simeoni, laquelle doit lui être remise dans la journée, une nombreuse correspondance qui s'est accumulée pendant ces derniers jours, alors que j'étais tout entier au mémoire, lettres à Mgr Fabre, à M. Colin, à M.

Rameau à Paris, etc ; et de plus il me faut copier ce mémoire et autres documents dans mon cahier, afin de les conserver. Je regrette mon secrétaire. Donc je ne manque pas d'ouvrage : mais tout de même, je ne suis pas attaché à la glèbe. Je puis marcher dans ma chambre pour me délasser. Je puis lever les yeux de dessus mon papier, regarder par la fenêtre, apercevoir en haut le ciel bleu, et à l'horizon, au sud-est, par une ouverture de cent pieds entre deux maisons, les monts albains, bleuâtres, dentelés. Je puis écouter chanter les petits oiseaux dans notre jardin, et tout autour de nous, dans les maisons voisines chanter les italiens et les italiennes, qui turluttent du matin au soir : c'est un roucoulement continu.

La moitié du jardin est à notre disposition ; l'autre moitié, séparée par un mur haut est à l'usage des religieuses. Ce parterre est entouré d'arbres qui sont étrangers à notre climat, des orangers avec leurs fruits verts et leurs pommes d'or, des magnalias, des poivriers, des rosiers grimpants qui, s'attachant au mur, se hissent à la hauteur de vingt pieds. Les plattes-bandes sont plantées de beaux lauriers, et dans un coin du parterre, des sièges sont abrités par des arbres touffus dont j'ignore le nom. Cette verdure embaume les environs, et vers le milieu du jour, il fait bon d'ouvrir sa fenêtre.

J'allai porter ma lettre à la Propagande. Je m'achetai quelques livres dans une librairie, puis avant de reprendre la route du retour, j'arrêtai quelques instants à la chapelle des Pères du Saint Sacrement, où Jésus-Hostie est exposé jour et nuit, du premier de l'an à la Saint Sylvestre. Il trône dans un bel ostensorio d'or, aux vastes rayons, sous un dais riche, au milieu de nombreuses lumières. Une vingtaine d'adorateurs priaient silencieusement. Ma visite ne fut pas longue, je tâchai de la faire fervente. Elle était intéressée. C'est ce soir que nous devons recevoir à nos mémoires une réponse quelconque, un renvoi, un délai de quelques jours au moins. Advienne ce que Dieu voudra, je suis prêt à tout.

Il est cinq heures. J'ai fait ma toilette. Je descends souper. Je vais prendre M. Desjardins pour nous rendre ensemble chez le cardinal. A la grâce de Dieu...

# LA MAISON DE L'ENFANT PERDUE

## CHAPITRE XI

Impossible, mais oui, tout-à-fait impossible ! répéta la première maîtresse et la conversation en resta là.

Sr. M. de St Anselme avait bien raison d'exhorter la jeune postulante à prier pour la pauvre Augustine. En effet, l'impression produite par la mort de Gabrielle s'était promptement effacée et depuis elle ne perdait pas une occasion de montrer à sa première maîtresse qu'elle ne pouvait ni ne voulait se plier au train de vie des autres enfants de l'asile. Plus elle les approchait, plus elle se mêlait à elles et plus aussi elle sentait dans sa nature concentrée, orgueilleuse, pleine d'elle-même, que leur société lui était insupportable. Leur familiarité la blessait, leur impétuosité lui donnait sur les nerfs, même leur pitié et leurs petits efforts pour la gagner étaient autant d'offenses pour son orgueil et son amour-propre ; et elle ne fut pas longtemps sans en venir à cette conclusion qu'il était simplement impossible, pour une personne bien élevée, de demeurer, même une semaine, en pareille société.

C'était dans ces pensées qu'elle était allée trouver sa maîtresse, quelques minutes seulement avant l'arrivée de Lucie, et lui avait dit sur un ton qui devait, selon elle, couper court à toute remontrance :

Mère, je suis venue pour vous dire que je suis décidée à partir. Cette maison ne me convient en aucune façon, et en conséquence je vous serai très obligée si vous voulez me faire remettre mes effets pour que je puisse partir demain matin.

Très bien ; nous aurons pour cela demain, tout le temps voulu répliqua la maîtresse. En attendant retournez à votre place et amusez-vous aussi bien que vous le pourrez durant le reste de la récréation.

M'amuser ! Et avec ces filles ! dit Augustine avec hauteur ! Certainement non ; je tâcherai de leur parler aussi peu que je le pourrai pendant le court intervalle que je suis forcée de passer encore avec elles.

Augustine, je ne puis pas vous permettre de parler de cette façon, reprit la maîtresse avec fermeté. Allez vous asseoir et je ne veux plus que vous me parliez ce soir.

Défense inutile ! grommela Augustine en retournant prendre sa

place auprès d'Ernestine. En tous cas, ce qui me console, c'est que je ne serai pas ici demain pour troubler sa révérence.

Qu'y a-t-il donc encore, Augustine, demanda gaiement Ernestine ? On vous entend toujours murmurer de quelque chose. Qu'y a-t-il cette fois ?

Comment pouvez-vous rester ici ? se contenta de répondre Augustine. Vous n'appartenez pas à cette classe de monde, c'est évident, et j'aurais cru que vous étiez trop dame pour rester dans cette maison.

Ernestine regarda dans la figure de sa compagne et reprit solennellement : Malheureusement Augustine, je n'ai pas été trop dame pour pécher, et quelque autre différence qu'il puisse y avoir entre moi et ces pauvres enfants que vous méprisez si cordialement, nous avons pourtant quelque chose qui nous est commun, c'est que nous sommes tombées, moi aussi bien qu'elles et conséquemment je n'ai pas le droit de m'élever au-dessus d'elles maintenant.

Augustine ne répondit pas ; cet acte d'humilité si franc avait remué son cœur plus profondément qu'elle n'eut voulu l'avouer. Mais ce bon mouvement ne dura pas et le lendemain elle alla encore trouver secrètement sa maîtresse et lui renouvela ses protestations de départ.

Vous ne pouvez pourtant pas partir aujourd'hui, ma chère enfant, répondit tranquillement la maîtresse. Car nous avons une règle qui prescrit à toutes les enfants de nous avertir trois jours d'avance avant leur départ, pour nous donner le temps de correspondre avec leurs amis quand nous pouvons les trouver.

C'est très bien, Mère, mais comme je n'ai pas d'amis, je crois que vous pouvez me dispenser de cette formalité. Car la vérité est que je ne demeurerai pas trois jours encore dans cette maison.

Pas d'amis ! répéta la maîtresse, mais où allez-vous donc aller, ma pauvre enfant, si vous n'avez pas d'amis.

Je ne le sais pas et je ne m'en occupe guère, dit Augustine en fondant en larmes. Tout ce que je sais, c'est que je ne resterai pas ici plus longtemps.

Ma chère enfant, reprit doucement la maîtresse, je comprends très bien, qu'avec votre éducation si différente de celle de la plupart de nos enfants, vous devez avoir beaucoup à souffrir quelquefois, et si vous aviez un chez-vous, où vous puissiez vous retirer en sûreté, je serais trop heureuse de vous laisser partir de suite. Mais réflé-

chissez un peu, sans foyer, sans amis, jeune et exposée comme vous êtes, certes ce serait pour vous folie de nous quitter si tôt.

Augustine sanglotait trop amèrement pour répondre : après un moment de silence la maîtresse continua.

Mon enfant, ma pauvre enfant, pouvez-vous penser à la mort affreuse à laquelle Dieu vous a si miséricordieusement arrachée l'autre jour, et vouloir vous exposer encore à la même tentation ?

Alors je vais écrire à mon père ! s'écria Augustine en levant tout à coup la tête. Il a toujours été pour moi bon et bienveillant, il ne voudra certainement pas me laisser ici plus longtemps. Mais je ne lui ai jamais écrit depuis ..... depuis que je l'ai quitté, — pas même une fois, — et sans doute il me croit morte et enterrée depuis longtemps, ajouta-t-elle en éclatant encore en sanglots comme si son cœur se fut brisé.

Pauvre enfant ! Pauvre enfant ! Ecrivez-lui toujours cependant ; je suis certaine que c'est le meilleur parti que vous puissiez prendre, dit la maîtresse avec bonté. Nul doute qu'il va répondre tout de suite et vous n'aurez à attendre ici que juste le temps de recevoir sa lettre.

Augustine écrivit le jour même. Elle ne chercha ni à s'excuser ni à atténuer ses fautes ; elle dit humblement et simplement la vérité, et malgré les frayeurs que lui avaient causées cette lettre, dès qu'elle l'eut achevée et mise à la poste, elle se sentit soulagée, plus en paix avec elle-même qu'elle ne l'avait été depuis longtemps. Ce fut dans ces dispositions qu'elle se rendit à la récréation, et les enfants, remarquant le changement notable qui s'était opéré dans ses manières, devenues plus affables et plus prévenantes, tâchèrent, en retour, de lui témoigner, à leur manière, quelque chose comme de la bonté et de la considération. Une en particulier, du petit groupe d'Ernestine, lui portait depuis longtemps un intérêt mêlé d'amitié et presque d'admiration. Pourtant, jusque-là, elle s'était contentée d'offrir pour elle à Dieu ses ferventes prières, sans rien manifester de ses sentiments. Son nom était Rosalie et elle paraissait si jeune, même pour seize ans, qu'on eût dit un enfant au milieu des autres. Augustine s'était sentie elle-même attirée par la beauté et les manières engageantes de la jeune fille. Chaque fois qu'elle avait été de bonne humeur, elle n'avait pas manqué de la prendre à part et de lui parler plus familièrement et plus amicalement qu'aux autres, à l'exception d'Ernestine toutefois, à qui elle avait voué une confiance

et un attachement encore supérieurs. Il n'en avait pas fallu d'avantage pour achever de gagner le cœur de Rosalie et non contente de prier pour Augustine, de la défendre contre les critiques de ses compagnes, le matin même elle avait offert à Notre-Dame un petit sacrifice pour obtenir qu'elle persévérât jusqu'à ce qu'elle fut revenue à Dieu, et qu'elle eut couronné sa conversion par une confession sincère et une bonne communion.

Pendant la récréation du soir, la conversation vint à tomber sur une ou deux des pénitentes qui les avaient quittées depuis quelque temps pour prendre l'habit des Madeleines.

Augustine d'abord ne prit aucune part à la conversation ; à la fin pourtant sa curiosité s'allumant par degrés, elle condescendit à demander d'un ton languissant :

Qu'est-ce que c'est que ces Madeleines ? J'en entends parler assez souvent, mais je ne les ai jamais vues. Sont-elles dans cette partie de la maison, ou bien au couvent de l'autre côté ?

Comment ! Vous ne savez pas, demanda Ernestine avec surprise ? Je croyais que c'était connu de tout le monde. La plupart d'entre elles ont été pénitentes dans cette classe, mais cela n'empêche pas qu'elles sont maintenant de véritables religieuses.

Pas religieuses comme nos mères, cependant, corrigea Rosalie. Elle ont un costume brun et vivent seules avec une des mères pour maîtresse.

Leur règle, je crois, poursuivit Ernestine, a été tirée de celle des Carmélites.

Des Carmélites ! s'écria une autre ; alors elles ont une vie affreuse et à ce compte Anastasie sera morte dans une semaine.

Non, elle ne mourra pas, reprit Rosalie d'un ton décidé. Anastasie est une petite sainte et elle persévèrera, j'en suis sûre.

Une sainte ! Rosalie, dit Augustine. Allons ! comment le savez-vous ? En avez-vous jamais vu aucune ? Pour ma part je crois que de nos jours on ne trouve plus dans le monde de cette sorte de personnes qu'on appelle des saints.

Oh ! vous ne parleriez pas ainsi, si vous aviez connu Anastasie, reprit vivement Rosalie. J'étais si heureuse quand je la vis passer chez les Madeleines, car elle était de beaucoup trop bonne pour rester avec nous dans cette classe.

Augustine ne put réprimer un sourire en voyant l'ardeur enfantine de la petite plaideuse. Alors, ajouta-t-elle, ce soit être une chose extraordinaire en bonté qu'une Madeleine. N'est-ce pas Rosalie ?

C'est vrai, répondit celle-ci avec fermeté. Et je vous affirme, ajouta-t-elle soudain, que je ne serais pas du tout surprise, si vous-même, Augustine, deveniez Madeleine quelqu'un de ces beaux jours.